FRATERNITE SACERDOTALE SAINT PIE X

LOU PESCADOU

NICE - CANNES - GRASSE

N° 245 – juillet-août 2024
prix indicatif : 2 €

Chapelle de la Visitation
17, place Sainte-Claire
06 300 Nice

14, avenue François Tuby
06150 Cannes-La Bocca

Chapelle Saint-Louis
4, avenue Chiris
06130 Grasse

04 93 85 32 44

Nuit de Paris

« Imagine qu'il n'y ait pas de paradis. C'est facile si vous essayez. Pas d'enfer en-dessous de nous… Imagine qu'il n'y ait pas de nations … Et pas de religion non plus. Imaginez tous les gens vivre la vie en paix… Toi, Tu peux dire que je suis un rêveur, mais je ne suis pas le seul ; j'espère qu'un jour vous vous joindrez à nous et le monde ne fera plus qu'un ». Sur ces terribles paroles de John Lennon s'achevait ou presque la non moins terrible soirée parisienne du 26 juillet, retransmise sur tous les écrans du monde. Loin de célébrer son magnifique héritage, Paris s'y affichait comme la capitale mondiale de la déchéance, selon le mot d'un journaliste polonais. Du mot culture, elle ne semblait avoir retenu que les trois premières lettres, disait un autre. Ce « spectacle », conçu par des invertis, était celui d'une provocation terrible à l'endroit du Ciel. Ostensiblement, ces pervertisseurs de la loi naturelle avaient placé au centre de leur scène un veau d'or ; ils affichaient ainsi leur rejet des divins commandements du Sinaï. Non contents de provoquer le Dieu créateur, ils s'en prenaient encore au Dieu rédempteur, allant jusqu'à blasphémer le sacrement par excellence de son Amour pour nous, celui de l'Eucharistie. Tout était dit.

Non moins dramatique furent les réactions les plus officielles du clergé catholique. Certes, le Saint-Siège s'est – tardivement – dit « attristé ». Mais quel fut le motif de sa tristesse ? « L'offense faite à de nombreux chrétiens et croyants d'autres religions ». De l'offense faite à Dieu, il n'est nullement question. Quant à la conférence épiscopale de France, elle dit avoir apprécié « de merveilleux moments de beauté, d'allégresse, riches en émotions » (sic !). Certes, elle « déplore très profondément » les « scènes de dérision et de moquerie du christianisme », mais c'est pour ajouter aussitôt que « la fête olympique se déploie très au-delà des partis pris idéologiques de quelques artistes » car, à ses yeux, « l'olympisme est un mouvement au service de cette réalité d'unité et de fraternité humaine ».

Le maître-mot de ces réactions est à recueillir sur les lèvres du cardinal Müller, lorsqu'il regrette « les poses totalement *déshumanisantes* avec lesquelles les idéologues LGBT se sont moqués non seulement de la Cène de Jésus, mais aussi de *leur propre dignité humaine* lors de la cérémonie d'ouverture des Jeux Olympiques ».

On le constate, la si triste nuit de Paris s'étend depuis des décennies sur les rives du Tibre. Ses habitants ont depuis longtemps accordé leur violon aux tristes partitions de John Lennon. S'ils s'offusquent de cette cérémonie, c'est parce qu'elle blasphème l'homme et sa conscience. S'ils s'attristent, c'est parce que la supposée fraternité universelle n'y est pas incarnée. Les principes invoqués sont ceux-là mêmes qui ont décapité Marie-Antoinette. Ainsi s'achève en effet le communiqué du Saint-Siège : « La liberté d'expression, qui, évidemment, n'est pas remise en cause, trouve sa limite dans le respect des autres. » Ce n'est rien d'autre que la définition révolutionnaire et antichrétienne de la liberté !

Nuit obscure, nuit terrible. Nuit de Paris où ne luit plus le dôme de Saint-Pierre… Au sein de ces épaisses et menaçantes ténèbres, une seule lumière a paru : le Sacré-Cœur de Jésus. Au lendemain de cette infernale nuit, une panne électrique terrassait des quartiers entiers de la cité qui se prétend être celle des Lumières. Seule la basilique de Montmartre y restait éclairée : le sanctuaire du vœu national, du vœu de pénitence. Mais combien de pasteurs eurent des yeux pour voir ? Et de ceux-là, combien auront une langue pour laisser le Christ dire à ces invertis comme à notre France : *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous* (Lc 13,3) ?

Abbé P. de LA ROCQUE

Une nouvelle année scolaire pour éveiller vos enfants au beau, au vrai et au bien

À l'aube d'une nouvelle rentrée scolaire, vous voici préparant le cartable de vos enfants, taillant les crayons, ou raccommodant les vêtements troués par les jeux de l'été. Cette effervescence des débuts d'année, commune à beaucoup, est particulière chez vous. À l'heure du wokisme où l'ultime idéal de l'école publique est d'habituer à un « vivre ensemble » sans racines ni destinées, vous voulez pour votre part transmettre à vos enfants la culture qui vous a bâtis. On ne peut que vous en féliciter : vous voulez être des passeurs d'espérance, de cette espérance qui ne trompe pas parce qu'elle véhicule ce qui ne passe pas : la dimension éternelle de l'homme, que précisément la culture incarne.

Qu'est-ce que la culture ?

La culture, selon son origine étymologique, est tout à la fois « culture de la terre » (l'agriculture) et « culte des ancêtres » (la piété filiale). Elle se réfère tout autant à la terre qu'à nos morts. Faire fructifier la première, tout en se souvenant avec respect de ceux qui l'ont travaillée avant nous, afin que nous puissions y vivre et grandir. La culture enracine donc l'homme, tout à la fois géographiquement et historiquement.

Elle l'enracine : c'est que l'homme lui-même peut être comparé à une terre potentiellement féconde, et ô combien, ce que Cicéron écrivait ainsi en ses Tusculanes : « Un champ, si fertile qu'il soit, ne peut être productif sans culture ; il en est de même pour l'âme sans enseignement. Or la culture de l'âme, c'est la sagesse. » Voici dès lors dégagé le sens profond du mot culture, ce qui la définit et la finalise chez les grecs comme chez les latins. Son champ est l'âme elle-même, pour y favoriser l'éclosion de la sagesse. Par sagesse, les Anciens entendaient tout ce qui dégage des passions et des peurs, pour donner accès au beau, au vrai et au bien. C'est que, de la culture, on peut dire qu'elle a le beau pour parure, que le vrai est son cœur, et le bien son fruit.

Avant d'aborder ces trois caractéristiques, une remarque s'impose. Si Cicéron a décrit la véritable terre à cultiver, si nous savons quelles plantes y faire fructifier, il reste à saisir combien cela passe par la piété filiale, ce qui nous ramène au deuxième sens du mot culture. Nous le savons : l'histoire *des* hommes simplement hommes est appelée à périr ; elle est passagère, tout autant que nos temps présents. Mais, au regard de Dieu, cette histoire *des* hommes est au service d'une autre histoire, celle *de* l'homme, de chaque homme et de son devenir, qui seul est appelé à participer à l'éternité divine. Oui, au regard chrétien, le temps n'est plus ce *Chronos* des Anciens qui dévore ses propres enfants, mais il est histoire, gravitant autour du Christ qui précisément s'est incarné dans le temps afin de nous donner accès à l'éternité. En un mot, la culture n'est autre chose que l'incarnation de ce que Dieu a placé d'éternel dans l'homme, incarnation qui se réalise par le biais d'œuvres temporelles faites de mains d'hommes, et transmises d'hommes à hommes tel un précieux trésor. À nous de recevoir ce trésor avec gratitude, et là se situe la piété filiale. En ce sens, la Théogonie d'Hésiode décrit les Muses, déesses des arts et de la culture, comme filles de Mnémosyne, déesse de la mémoire. C'est qu'il n'y pas de culture sans mémoire, sans transmission d'un passé apte à nous orienter vers notre destinée. La chose relève du constat élémentaire : un enfant Afghan élevé à coup de Coran par une famille polygame ayant pour idéal le djihad, ne donnera pas le même homme qu'un chrétien de méditerranée lisant La Fontaine et la Bible, non plus qu'un adolescent écoutant du Métal en regardant les films de Tarantino dans sa barre de HLM.

Le beau, parure de la culture

À vous donc, parents et enseignants, revient la tâche merveilleuse d'élever vos enfants en les cultivant, de les éveiller au beau, au vrai et au bien ; les éveiller, et pour cela commencer par les émerveiller. Car devant le réel, le premier pas est celui de l'observation, destinée à éveiller l'étonnement, le questionnement.

Splendeur du vrai et harmonie des parties, le beau attire et étonne. Il émeut la sensibilité, car rien n'est dans l'intelligence qui ne passe d'abord par les sens. Et le beau, précisément en tant qu'il attire, emporte déjà une part d'adhé-

sion : c'est beau ! Il émerveille la sensibilité, pour éveiller l'intelligence.

En un mot, les œuvres d'art sont des messages, et nos cathédrales en témoignent. Elles ne sont pas « fabriquées » pour la consommation et l'utilité immédiate des hommes, mais bâties pour transmettre l'idéal de vie qui les anime ; elles sont des témoins aussi immortels que possible de ce qu'il y a d'immortel en l'homme. Préserver ces œuvres ne relève que matériellement des Monuments historiques. Il revient à chacun de recevoir leur message pour en vivre, pour les laisser vivantes. Nos églises vides ne le disent que trop. En ce sens, Notre-Dame de Paris m'a paru plus belle au lendemain de son incendie que la veille, envahie qu'elle était par un tourisme de masse, aussi bruyant que consommateur. À l'inverse, voir se dresser intact, au milieu de ce tas de ruines et de cendres, l'autel marial du vœu de Louis XIII, surmonté de sa croix couleur or qui rayonnait sur des braises fumantes, était d'un symbolisme certes dramatique mais ô combien plus vrai, et tellement étonnant qu'il remua des milliers de donateurs – mais hélas pas nos pasteurs…

Cet exemple montre combien la véritable beauté appelle à redresser nos regards. Elle en devient un puissant remède. À l'homme blasé elle redonne le sens de l'émerveillement et bientôt, elle communique apaisement et joie. Au chevet du vieux Saül perclus, on en appelait à la harpe du jeune David pour soulager le roi souffrant. De même, lorsque le chancelier Nicolas Rolin entreprit la construction de l'hospice de Beaune pour les pauvres, il voulut que beauté régnât en toutes les parties de l'édifice : il savait que la beauté, en redonnant aux délaissés de la vie le sens de leur dignité chrétienne, guérit tout autant que les onguents.

Il ne s'agit pas de se laisser simplement fasciner par la beauté. Il faut encore l'interroger, et même la disséquer avec vos enfants, pour en découvrir l'articulation de ses parties, et les leçons de vie qui lui sont inhérentes : la rose n'existe pas sans l'adversité que représentent ses épines, ni sans le long travail invisible de ses racines…

S'il importe d'entourer vos enfants de beauté matérielle, cela est encore vrai de la beauté morale, car la culture de l'âme ne s'identifie pas à l'esthétisme qui charme les sens. D'où la question qu'il importe de soulever : quels héros présentez-vous à vos enfants ? Car l'enfant a besoin de héros, pour s'identifier à eux. Oui, l'enfant veut être un héros ; il pressent en lui ce qu'il y a d'unique et qui sera un jour confié à ses soins, ce qui le fait être quelqu'un par distinction des autres. Se vouloir un héros, c'est vouloir sortir de l'ordinaire, autrement dit de l'apathie, de la lâcheté ; c'est vouloir fuir le médiocre et le banal, que ce soit en matière de pensées, d'actions, ou de sentiments. Ainsi donc, la découverte et l'identification aux héros sont les premiers pas de l'enfant vers la culture. En leur découvrant des héros dignes de ce nom, apprenons-leur à marcher à leur suite, à l'aide par exemple de petites maximes de vie que les enfants se seront forgées.

Cela ne veut pas dire que la culture rejette ce qui est humble, loin s'en faut : comme dans le christianisme, l'humble y côtoie les Cieux. Car la culture se fait une si haute idée de l'homme, qu'un Jean-Pierre Harouel disait de la culture qu'elle était « intrinsèquement aristocratique » ; non qu'elle soit réservée à certains privilégiés, mais parce qu'elle fait de chaque cœur un cœur noble. Épictète était un esclave, mais un esclave ô combien cultivé et philosophe.

Le vrai, cœur de la culture

L'évocation du héros amène le deuxième volet de notre propos : éveiller au vrai, qui constitue le cœur de la culture. Car si le héros des anciens mythes est souvent un voyageur, s'il traverse les forêts épaisses et s'aventure dans les labyrinthes, s'il descend aux enfers ou gravit les montagnes pour escalader le ciel, c'est afin de se découvrir soi-même, de connaître sa propre mesure.

Aussi ces voyages symboliques étaient-ils dits initiatiques, par opposition aux errances perpétuelles, privées de sens et de fin. Ces errants, hélas si nombreux parmi les hommes, étaient considérés comme des damnés de la terre, des maudits, incapables de se délivrer eux-mêmes. Héros ou errant, qu'est-ce qui les distinguait ? À l'inverse du second, la quête du héros était habitée par la soif de vérité. Ces mythes se faisaient donc par avance l'écho du *Connais-toi toi-même* de Socrate, ils exprimaient la soif d'un Augustin au seuil de sa conversion qui, en sa prière de Cassiciacum, n'adressait qu'une seule demande à Dieu : *noverim te, noverim me, que je vous connaisse que je me connaisse*. L'art sous toutes

ses formes, la culture donc, est comme la réponse léguée par nos anciens à cette question si essentielle.

Notons encore qu'en ces mythes, la soif de vérité et de découverte de soi n'est jamais immobile, le héros n'en a jamais fini ; son désir est toujours neuf, il ne se résigne pas. Il incarne cet élan inlassable qui pousse l'homme à aller plus loin, plus haut. On comprend pourquoi Jésus vomit les tièdes : sans l'ardeur de l'amant, sans l'énergie du guerrier, le disciple en vient à chercher dans la spiritualité un confort comme un autre, et abandonne d'autant sa quête d'infini.

De l'artiste, qu'il soit écrivain, peintre ou sculpteur, on peut donc dire qu'il est appelé à être un témoin de l'éternel. Il tente d'apprivoiser, de faire se poser un instant sur terre l'Indicible. Son idéal est de mettre en évidence le reflet sacré que le Créateur à secrètement posé en chacune de ses œuvres, de donner aux choses apparemment banales leur sens le plus élevé, de révéler le mystère qui habite même les choses les plus habituelles, de parer le fini de son miroitement d'infini.

Il est, pourrait-on dire, un visionnaire plus empli d'espérance que les autres. Son œuvre est là pour témoigner que, même dans la pire détresse, le chant immortel du vrai que Dieu a placé dans le créé l'emporte toujours sur le périssable, si aimé soit-il. L'artiste, en tout ce qu'il regarde, distingue et chérit l'irremplaçable, il s'élève loin au-dessus de toutes les catastrophes, somme toute éphémères. Donizetti, lorsqu'il écrit sa *Messa di Gloria*, en est un exemple marquant. Compositeur aussi fécond que fêté, il a quarante ans lorsqu'en 1837 la ville de Naples lui commande cette œuvre. Or Donizetti traverse alors des épreuves telles qu'elles le conduiront au bord de la folie : il venait de perdre successivement ses parents, sa fille et sa femme, et lui-même subissait ses premières attaques de paralysie. Mais par honneur, par fidélité jurée à son art, il écrit cette messe de gloire. Si les premières portées de son Kyrie sont ô combien expressives de la fragilité humaine face aux épreuves, si elles expriment l'appel éperdu adressé à Celui qui est tout à la fois Créateur et Sauveur, la composition devient progressivement majestueuse, pour laisser finalement se déployer l'allégresse éclatante qui fera le reste de l'œuvre, telle une revanche furieuse de la joie éternelle qui, du Ciel, transcende toutes les épreuves temporelles.

Chantre de la vérité, l'artiste ne cache pas à l'homme sa propre finitude, loin s'en faut. Il en use pour exprimer l'immense alternative qui habite chaque homme : grandir jusqu'à l'Infini, ou périr à tout jamais. Grandeur et finitude de l'homme : tant que nos sociétés joueront à être toujours jeunes et modernes, tant qu'elles continueront à ruser avec l'âge, ses rides et ses douleurs, elles empêcheront l'homme de grandir. Même Françoise Hardy, l'horrible Françoise Hardy, l'avait compris, lorsqu'elle chantait son amie la rose :

On est bien peu de chose / Et mon amie la rose
Me l'a dit ce matin
À l'aurore je suis née / Baptisée de rosée
Je me suis épanouie
Heureuse et amoureuse / Aux rayons du soleil
Me suis fermée la nuit
Me suis réveillée vieille / Pourtant j'étais très belle
Oui j'étais la plus belle / Des fleurs de ton jardin
... Tu m'admirais hier
Et je serai poussière / Pour toujours demain.

À sa manière et du fond de sa triste mélancolie, elle ne pouvait alors qu'en appeler à la dimension d'infini :

Mon amie la rose/ Est morte ce matin
La lune cette nuit / A veillé mon amie
Moi en rêve j'ai vu / Éblouissante et nue
Son âme qui dansait / Bien au-delà des nues
Et qui me souriait
Croit celui qui peut croire / Moi, j'ai besoin d'espoir
Sinon je ne suis rien.

Le bien, fruit de la culture

Émerveillé par le beau, voici donc l'homme éveillé au vrai. Il admire, c'est-à-dire qu'il reconnaît ce qu'il y a de grand et de vrai autour de soi, et donc la vertu chez autrui. Or, comme l'indique l'étymologie, admirer contient le mot « miroir ». L'admiration renvoie à soi, telle une invitation à imiter ce qui nous a émerveillé, et dont on a découvert les lois profondes. Voici donc l'homme emmené sur les chemins du bien, et tel est le fruit de culture authentique. Il replace l'homme face à sa tâche fondamentale qui est, selon Plotin, de modeler sa propre statue : « Se faire soi-même : dégager de l'enfant qu'on a d'abord été, de l'être mal dégrossi qu'on risque de demeurer, l'homme pleinement homme dont on entrevoit la figure idéale : telle est l'œuvre de toute la vie, l'œuvre unique à laquelle cette vie puisse être noblement consacrée » (H-I. Marrou).

Or la figure de l'homme pleinement homme dont parle H.I. Marrou – non recommandable en tous points – est manifestée et rendue possible en Jésus-Christ : l'homme concret n'est pleinement homme que dans la mesure où il vit en enfant de Dieu ; enraciné dans l'éternité donc, puisque telle est sa vocation. Cela conduisait Jacqueline Kelen à dire qu'« aller au bout de soi » consistait à « faire de sa vie, brève ou non, une œuvre d'art, une cathédrale d'amour ». Le mot est à prendre en son sens le plus fort. Temple de Dieu solidement bâti sur la vérité révélée, le baptisé est appelé ici-bas à être orné en chacun de ses recoins par la délicatesse attrayante de la charité, avec la croix rédemptrice pour centre. Car une telle destinée ne s'accomplit pas sans labeur : « On ne naît pas homme, écrivait Jacqueline de Romilly, on le devient avec peine. » Depuis le premier péché, la peine est en effet attachée à toute culture : semer le blé, le récolter et le moudre réclament de l'énergie, de l'attention, de la persévérance. Ce n'est qu'à ce prix que l'on devient le « pain de Dieu » (saint Ignace d'Antioche).

Transmettre à vos enfants notre culture ne consiste donc pas seulement à les instruire. Il vous revient encore de leur faire profondément aimer cet idéal de vie, puis de les aider à s'y affermir jour après jour. Seule cette voie les rendra véritablement libres : libérés de leurs passions et de leurs peurs, certes, mais encore affranchis de toutes les idéologies présentes qui asservissent l'homme. Si nous en revenons aux mythes antiques, nous y voyons les dieux de l'Olympe froncer le sourcil, par peur de perdre leurs privilèges et leur pouvoir si les mortels deviennent intelligents. Après eux et comme eux, tous les tyrans, les idéologues et les fanatiques ont pour ennemi la véritable culture, celle de l'âme, car elle est l'arme humaine la plus efficace contre la manipulation, qui est leur mode habituel d'action. Ce n'est qu'ainsi que vous donnerez à vos enfants non pas de marcher à contre-courant de l'idéologie ambiante – ce serait trop la considérer que de se définir par rapport à elle – mais telle une lumière qui transcende les ténèbres.

En ces chemins magnifiques mais escarpés, vos enfants éprouveront parfois un sentiment de solitude au vu d'une masse qui, tentée par la facilité, a délaissé la culture de l'âme pour noyer son mal-être dans le loisir sans fin. Leur fermeté face à ces sirènes dépendra du sens de l'honneur que vous leur aurez donné. Si l'amour *des* honneurs est méprisable tellement il rend dépendant du regard d'autrui, l'honneur au singulier repose tout entier sur le respect et l'estime de soi, et n'a en rien besoin de l'approbation d'autrui. Il n'a pas pour objet de plaire à l'autre mais de ne pas se dégrader aux yeux de Dieu, et donc à ses propres yeux. Loin d'être une réaction d'amour-propre déçu de ne pas être reconnu des autres, une réaction qui s'attribue à soi-même la louange que les autres nous refusent, il est une offrande à Dieu d'une intégrité d'âme, quand bien même les hommes la mépriseraient. Ce sens de l'honneur, de la loyauté sans faille à l'endroit du vrai et du bien, est plus que nécessaire aujourd'hui. Lui seul fera que vos enfants deviendront à leur tour, contre vents et marées somme toute passagers, des messagers d'éternité.

Abbé P. de LA ROCQUE

Sortie montagne – samedi 28 septembre 2024

Nous partirons de Caussols (1101 m), pour monter au sommet de Calern (1458 m). Puis nous sillonnerons le plateau de Calern, où se situe l'Observatoire de la Côte d'Azur. De ce plateau sauvage, nous pourrons découvrir ses grottes, ses avens, et ses paysages lunaires.

Marche facile, avec possibilité de prévoir quelques cordes et lumières frontales pour ceux qui voudraient s'aventurer dans les grottes.

Si des familles avec enfants en jeune âge veulent nous rejoindre en évitant la montée du sommet de Calern pour avoir une promenade adaptée à tous âges, elles peuvent rejoindre le parking de l'Observatoire de la Côte d'Azur pour 11h30.

Pour les marcheurs du matin, rendez-vous est donné à 9h30 à l'église de Caussols. Pour ces derniers, l'inscriptions par mail est obligatoire : abbedelarocque@icloud.com

Explication de la messe : La consécration du corps de Notre Seigneur

Nous arrivons au point culminant de la messe. Le prêtre a pris la grande hostie dans ses mains. Il se penche vers elle. Et il dit distinctement : *Hoc est enim corpus meum*. C'est-à-dire : *Ceci est mon corps*. Que se passe-t-il à ce moment précis ? Avant de répondre, mentionnons la remarque que croit devoir faire le catéchisme du concile de Trente : « Les pasteurs devront exhorter les chrétiens à faire tous leurs efforts pour élever leur esprit et leur raison au-dessus des choses sensibles. » Il faut effectivement s'appuyer uniquement sur la foi catholique qui « enseigne et croit, sans hésitation aucune, que les paroles de la consécration produisent spécialement trois effets admirables. »

Premier effet : le vrai corps de Notre Seigneur Jésus-Christ, celui-là même qui est né de la Vierge Marie, qui est assis à la droite du Père, est contenu dans l'eucharistie. Deuxième effet : dans le sacrement, il ne reste rien de la substance du pain et du vin, quoique cela semble contraire au rapport des sens. Enfin, troisième effet : par une disposition inexplicable et toute miraculeuse, les accidents qui apparaissent aux yeux, et que les autres sens perçoivent aussi, se soutiennent sans le secours d'un sujet. Autrement dit : les apparences du pain sont toujours là, bien qu'il n'y ait plus le pain mais Jésus-Christ.

Prenons le temps de considérer le premier effet de la consécration : le vrai corps de Jésus est contenu dans l'eucharistie. Les paroles de Notre Seigneur sont claires et positives : *Ceci est mon corps*. Le catéchisme du concile de Trente cite Saint Hilaire qui, parlant de la présence réelle de Notre Seigneur, dit : « Il est impossible pour nous de douter de cette vérité, puisque Jésus-Christ l'a déclaré Lui-même, et que la foi nous enseigne que sa chair est vraiment une nourriture. » Et le saint d'ajouter le célèbre passage de saint Paul aux Corinthiens : *Celui qui mange (de ce pain) et boit (de ce calice) indignement, mange et boit sa propre condamnation, ne discernant pas le corps du Seigneur* (1 Co 11, 29).

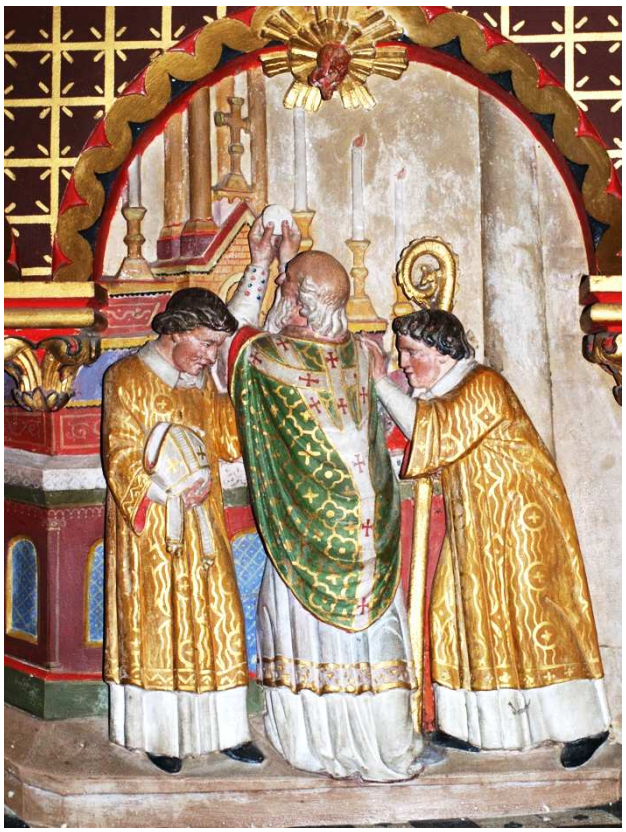
Le catéchisme tridentin ne s'arrête pas là. Il rappelle la nécessité de consulter les Pères qui ont fleuri à l'origine et dans tous les âges de l'Église et qui sont les meilleurs témoins de sa doctrine. Les Pères ont tous enseigné, et d'un accord unanime, la vérité du dogme en question. Saint Ambroise, par exemple, affirme : « L'on reçoit dans l'eucharistie le vrai corps de Jésus Christ, comme Il l'avait pris lui-même très réellement dans le sein de la bienheureuse Vierge ; c'est un article de foi incontestable. Avant la consécration, il n'y a que du pain, mais après la consécration, il n'y a que la chair de Jésus-Christ. » Saint Jean Chrysostome, que l'on peut appeler le docteur de l'eucharistie, donne un judicieux conseil dans une homélie : « Obéissons à Dieu, et ne refusons pas de le croire, lors même qu'Il semble dire des choses contraires à la raison et aux sens. Sa parole est infaillible, tandis que notre jugement s'égare facilement. » Saint Augustin, ce défenseur si zélé de la foi catholique, dit dans un commentaire des psaumes : « Se porter soi-même dans ses mains est impossible à l'homme, cela ne peut convenir qu'à Jésus-Christ ; car Il se portait dans ses propres mains, lorsque, donnant son corps, Il dit : *Ceci est mon Corps*. »

Pour bien connaître la doctrine de l'Église dans les choses de la foi, il faut aussi être attentif aux condamnations qu'elle a faites des doctrines contraires. Le dogme de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie a toujours été tellement répandu et popularisé dans toute l'Église, si universellement reçu par tous les fidèles, qu'au moment où Bérenger, au XIe siècle, osa l'attaquer, il fut aussitôt condamné et d'une voix unanime par le concile de Verceil, convoqué par le pape Léon IX. Il y anathématisa son hérésie. Plus tard, Bérenger fut de nouveau condamné par trois autres conciles à Tours et Rome, réunis par Nicolas II puis Grégoire VIII. Toutes ces décisions furent encore confirmées par Innocent III au IVe concile du Latran. Enfin, les conciles de Florence et de Trente sont venus fixer ce dogme avec une clarté et une précision invincibles.

On peut ajouter un dernier argument : la foi en cette vérité est renfermée dans les autres articles de la doctrine chrétienne. Quiconque croit et confesse que Dieu est tout-puissant, croit par

là-même qu'Il n'a pas manqué de pouvoir pour opérer le chef d'œuvre de l'eucharistie.

Essayons d'aller un peu plus loin : comment s'explique la présence réelle de Notre Seigneur dans l'eucharistie ? Par la transsubstantiation. Le concile de Trente a défini que « Jésus-Christ devient présent dans l'eucharistie par la conversion admirable et singulière de toute la substance du pain en la substance de son corps, et de toute la substance du vin en la substance de son sang, conversion qui ne laisse subsister que les espèces (ou accidents, ou apparences) du pain et du vin et que l'Église désigne par le nom très approprié de transsubstantiation. »



On peut prendre un exemple pour mieux comprendre. Un être humain est d'abord enfant, puis adulte, enfin vieillard. Ce sont trois états différents, trois apparences différentes, cependant l'être humain qui passe par ces trois apparences a bien conscience d'être toujours la même personne, la même substance (ce mot vient du latin *sub stare*, « se tenir sous » les apparences). En revanche, dans notre exemple, ce qui va changer ce sont les apparences : la couleur des cheveux, la grandeur… Donc, il y a une même substance, mais un changement d'apparences. Pour l'eucharistie, il y a un changement de substance, mais pas d'apparences. L'hostie garde ses apparences (ses accidents) mais plus sa substance. Il y a conversion de la substance du pain à la substance du corps de Jésus-Christ. Il y a les apparences du pain et du vin, mais avec la substance du corps et du sang de Jésus-Christ. Et cette transsubstantiation a lieu au moment de la consécration.

Monseigneur Lefebvre a eu l'occasion de faire de belles considérations sur la formule de consécration du corps de Notre Seigneur. « Les paroles de la consécration : paroles brèves, certes, mais combien lourdes de significations. *Ceci* : c'est le sacrifice de la Croix continué, perpétué dans sa réalité physique et mystique, c'est le sacrifice de la Croix continué par le pain et le vin consacrés et devenus substantiellement le corps et le sang de Jésus. *Ceci* : c'est le sacrifice d'oblation non sanglante du Christ vivant, immolé sur la Croix une fois pour toutes et continuant d'intercéder pour nous. *Ceci* : c'est ce Corps et ce Sang de Jésus ressuscité devenant la nourriture de son Corps Mystique, car c'est du sacrifice de la Croix que viennent les grâces de résurrection des âmes des fidèles au baptême, à la pénitence, à l'extrême-onction et toutes les grâces des sacrements. Participants au sacerdoce du Christ Jésus, ministres des mystères divins, choisis et marqués par l'élection de Notre Seigneur comme prêtres pour l'éternité, les prêtres le sont pour le sacrifice de la sainte messe et pour le sacrifice de la Croix, les deux étant substantiellement le même et unique sacrifice de Notre Seigneur. » À une autre occasion (une retraite pascale), le fondateur de la Fraternité prit le temps de lire ce passage du catéchisme du concile de Trente : « Les prêtres de disent pas : « Ceci est le Corps de Jésus-Christ », mais : *Ceci est mon Corps*, se mettant ainsi à la place de Notre Seigneur pour convertir la substance du pain et du vin en la véritable substance de son Corps et de son Sang. Les choses étant ainsi, il faut sans aucune hésitation enseigner avec le saint concile que l'auguste sacrifice de la messe n'est pas seulement un sacrifice de louange et d'action de grâces, ni un simple mémorial de celui qui a été offert sur la Croix, mais encore un vrai sacrifice de propitiation pour apaiser Dieu et nous le rendre favorable. »

Abbé V. GRAVE

Ephémérides - Septembre 2024

Prieuré Saint Joseph - 17 place Sainte-Claire - 06300 Nice - 04 93 85 32 44

			NICE Chapelle de la Visitation 17 place Sainte Claire 06300 Nice	**CANNES** Chap. Saint François d'Assise 14 av. François Tuby 06150 Cannes - La Bocca	**GRASSE** chapelle Saint-Louis 4 avenue Chiris 06130 Grasse
Di 1	15° dim. ap. Pentecôte		10h00	10h00	18h00
Lu 2	St Etienne de Hongrie		18h30	Absence abbé Grave : retraite sacerdotale	
Ma 3	St Pie X, pape et conf.	1° Cl	18h30		
Me 4	de la férie		18h30		
Je 5	St Laurent Justinien		18h30		
Ve 6	de la férie (premier vendredi du mois)		17h30: heure sainte 18h30: messe		
Sa 7	de la férie (premier samedi du mois)		17h45 : méditation 18h00 : chapelet 18h30 : messe		
Di 8	16° dim. ap. Pentecôte	2° Cl	10h00	10h00	18h00
Lu 9	de la férie (St Gorgon)		18h30		
Ma 10	St Nicolas de Tolentino		18h30		
Me 11	de la férie (SS Prote et Hacynthe)		18h30		
Je 12	Saint Nom de Marie		18h30		
Ve 13	de la férie		18h30		
Sa 14	Exaltation de la Sainte Croix	2° Cl	18h30	18h00	
Di 15	17° dim. ap. Pentecôte	2° Cl	10h00	10h00	18h00
Lu 16	Sts Corneille et St Cyprien		18h30		
Ma 17	de la férie (stigmates de St François)		18h30		
Me 18	Mercredi des Quatre-Temps	2° Cl	18h30		
Je 19	St Janvier et ses compagnons		18h30		
Ve 20	Vendredi des Quatre-Temps	2° Cl	18h30		
Sa 21	St Matthieu, apôtre et év. (Quatre-Temps)	2° Cl	18h30	18h00	
Di 22	18° dim. ap. Pentecôte	2° Cl	10h00	10h00	18h00
Lu 23	St Lin		18h30		
Ma 24	de la férie (ND de la Merci)		18h30		
Me 25	de la férie		18h30		
Je 26	de la férie (Sts Cyprien et Justine)		18h30		
Ve 27	Sts Côme et Damien		18h30		
Sa 28	St Wenceslas de Bohème		**pas de messe**	18h00	
Di 29	Dédicace de St Michel Archange	1° Cl	10h00	10h00	18h00
Lu 30	St Jérôme		18h30		

Jeudi 12 (20h00) : REPRISE DU CATÉCHISME POUR ADULTES